

Études d'histoire religieuse



Godefroy-C. Dévost, *Les capucins canadiens en Inde - Fondation du diocèse de Varanasi*, Montréal, Éditions de l'écho, 1999, 512 p.

France Lord

Volume 66, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006822ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006822ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, F. (2000). Compte rendu de [Godefroy-C. Dévost, *Les capucins canadiens en Inde - Fondation du diocèse de Varanasi*, Montréal, Éditions de l'écho, 1999, 512 p.] *Études d'histoire religieuse*, 66, 110–112.
<https://doi.org/10.7202/1006822ar>

Godefroy-C. Dévost, *Les capucins canadiens en Inde – Fondation du diocèse de Varanasi*, Montréal, Éditions de l'écho, 1999, 512 p.

En feuilletant les bibliographies publiées dans les numéros récents d'*Études d'histoire religieuse*, on constate que les travaux consacrés à l'histoire des missions canadiennes aux XIX^e et XX^e siècles traitent généralement des missions auprès des Amérindiens. L'histoire de la communauté des Oblats de Marie-Immaculée a sans doute généré le plus d'études. Aussi, c'est avec beaucoup de curiosité qu'on aborde l'ouvrage du frère Godefroy-C. Dévost sur l'expérience des capucins canadiens en Inde.

Dévost, lui-même capucin, a répondu à une commande de son supérieur, désireux de faire connaître le travail d'apostolat de sa communauté en Inde de 1939 à 1970. L'ouvrage en impose: plus de 500 pages abondamment illustrées de photographies. L'auteur a divisé son étude en six parties couvrant tous les aspects de l'œuvre apostolique des capucins de l'Est du Canada dans le nord de l'Inde: 1) le contexte, 2) l'Église locale à fonder, 3) le soutien à la mission, 4) le personnel missionnaire, 5) les réalisations et 6) les lendemains de l'expérience capucine.

Appelés en renfort des capucins de la province de Bologne (Italie) devant l'imminence d'un conflit entre l'Angleterre et les puissances de l'Axe, un premier contingent canadien arriva en Inde en 1939 puis un autre l'année suivante. Durant la Seconde Guerre mondiale, avec l'aide de séculiers indiens et de capucins maltais et indiens, les Canadiens soutinrent l'immense diocèse d'Allahabad, situé dans l'État de l'Uttar Pradesh et traversé par le Gange. Les capucins canadiens n'obtinrent un territoire propre qu'en 1946: la préfecture apostolique de Gorakhpur.

L'expérience capucine canadienne en Inde a été modelée par différents facteurs. Tout d'abord, celui qui fut le préfet apostolique pendant plus de vingt ans (1947-1970), le capucin Jérôme Malenfant, se donna pour leitmotiv l'adaptation de l'Église à la culture indienne, conformément aux encycliques papales de l'entre-deux-guerres. Dans cet effort d'«indianiser» l'Église locale, les Canadiens se heurtèrent souvent aux missionnaires européens et à un clergé indien trop européenisé. Il s'agissait non seulement d'encourager l'art sacré indien (architecture, arts visuels, musique, danse, etc.) mais aussi de faire preuve de prudence dans les jugements et de respect de la culture indienne en général. Contrairement aux capucins italiens qui se consacraient presque exclusivement à une pastorale d'entretien auprès des catholiques des villes (des Anglais, des Irlandais et des Anglo-Indiens), les missionnaires canadiens favorisèrent l'évangélisation dans les villages notamment auprès des castes les plus démunies. L'alphabétisation des enfants et la formation du clergé local furent également une de leurs priorités. En outre, le système des castes hindouistes et la structure socio-reli-

gieuse des villages forcèrent les missionnaires à pratiquer des conversions collectives afin de permettre aux nouveaux convertis de mieux résister aux pressions du milieu.

À partir de la seconde moitié des années 1950, la mission capucine fut marquée par le changement socio-politique survenu à la suite de l'indépendance de l'Inde, par une plus grande maturité de l'Église indienne ainsi que par la difficile conciliation de la vie missionnaire avec les règles monastiques de l'ordre religieux. Bien que le gouvernement ait garanti aux missionnaires le droit de répandre leur religion, l'accession de l'Inde à l'indépendance provoqua une hostilité grandissante face aux conversions et des difficultés administratives accrues pour l'entrée au pays de nouveaux missionnaires. La baisse des conversions, doublée de l'abandon par les convertis de la pratique religieuse, accentua l'usure du personnel apostolique déjà en trop petit nombre. Cette conjoncture amena les capucins canadiens à demander la nomination d'un évêque indien et ce, dès 1956. Dans les années 1960, les missionnaires laissèrent progressivement les postes de commande au clergé indien. Et, finalement, en 1970, les capucins canadiens quittèrent peu à peu le diocèse de Varasani (ancienne préfecture de Gorakhpur), nouvellement dirigé par l'évêque indien, Patrick D'Souza.

Certaines réalisations, notamment la participation du préfet Malenfant à la *Commission of Indian Christian Art* et l'intérêt poussé du frère Edmond Packwood pour la musique hindoustani dans le cadre de la liturgie, constituent des exemples originaux d'un effort d'adaptation de l'Église catholique en Inde. L'aventure des capucins canadiens, parsemée d'hésitations et de revers, est fascinante et complexe. Dévost n'hésite pas à reconnaître les difficultés de la mission ainsi que les faiblesses de certains supérieurs. Toutefois, son texte est extrêmement morcelé: pas moins de 49 chapitres découpés en une multitude de sections et de sous-sections. À cela s'ajoute l'abondance d'éléments factuels – dates, noms, lieux, détails de négociations Montréal-Rome-Inde, etc. – qui rend la lecture laborieuse.

Les Capucins canadiens en Inde est une manière d'*historia domus* de la préfecture apostolique de Gorakhpur écrite par un membre de la communauté capucine. Ce travail d'histoire événementielle ne renouvelle pas l'historiographie des missions contemporaines dont Dévost ne tient d'ailleurs pas du tout compte. En revanche, l'auteur nous révèle de nombreuses sources – manuscrites et imprimées – inédites de l'histoire de la province capucine de l'Est du Canada et du diocèse de Varanasi. Cette étude pionnière fournira à l'historien des missions canadiennes un point de départ solide pour traiter de la riche problématique des missions du Canada français à

l'heure du post-colonialisme, de Vatican II et de la Révolution tranquille.

France Lord,
University of Toronto.

* * *

Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses – De la France au Québec 1880-1914 – Tome 2 – Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, 597 p.

Laperrière s'est taillé un vaste projet de recherche dans l'axe France-Québec, à l'exemple de Claude Galarneau, Pierre Savard et Philippe Sylvain. Il s'est spécialisé en histoire des congrégations religieuses, suivant la voie tracée par plusieurs sociologues et historiens de l'Université de Sherbrooke (Bernard Denault, Benoît Lévesque, Micheline Dumont, Marie-Paule Malouin). Le deuxième tome de sa trilogie relate les événements qui aboutissent à l'exclusion des religieux. Cette histoire critique événementielle intéressera les familles religieuses de France et du Québec mais aussi l'ensemble des chercheurs et des curieux en retraçant un des épisodes les moins connus et les plus déterminants du passé religieux québécois. Fruit d'un extraordinaire travail individuel de recherche, son livre mérite d'être reçu comme une contribution exceptionnelle à l'histoire franco-québécoise. Des dizaines de dépôts d'archives (vaticanes et congréganistes) ont été consultés. L'auteur a lu ou parcouru des centaines d'oeuvres savantes et des ouvrages de piété mémoriale dont il a su tirer de l'information.

En France, les congrégations s'estiment persécutées sous l'effet de la déchristianisation. Au milieu de la tourmente, un religieux toulousain écrit à un confrère montréalais: «Le repos du dimanche n'est plus respecté, la masse déserte les églises pour aller au théâtre, aux fêtes mondaines savamment organisées: un grand nombre de familles ouvrières ne font aucune prière.» (cit. p. 190). Parmi les témoignages des «persécutés» affleure l'ancienne théologie de la souffrance: «Le Seigneur avait besoin de victimes. De toutes parts, l'iniquité des hommes exigeait une expiation». (cit. p. 105). En régions demeurées fidèles, des manifestants s'opposent aux expulsions ou fermetures d'établissements. (p. 212s.). Tandis que les congréganistes s'en prennent à la franc-maçonnerie, les radicaux, apôtres de la laïcisation, veulent consolider les valeurs républicaines (p. 224). D'un côté, comme de l'autre, les belligérants croient revivre une seconde révolution française. Principales cibles des lois Combes, les religieux enseignants ont le choix d'émigrer ou de se séculariser.

Le récit autour de l'institution scolaire revêt un intérêt particulier pour les Québécois qui ont traversé, plus d'un demi-siècle après la France, un semblable épisode de sécularisation, même si notre crypto-séparation de